

Avec la bouille que j'ai

Richard Fréchette

Numéro 55, juin 1990

Humour et rire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26974ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fréchette, R. (1990). Avec la bouille que j'ai. *Jeu*, (55), 93–95.

avec la bouille que j'ai

Dans la vie, vous pouvez être un clochard mais avoir une tête de philosophe, être un directeur de banque mais avoir une vraie face de voleur.

Les traits de votre visage vous précèdent en quelque sorte et révèlent déjà à l'autre un peu de votre caractère, de votre personnalité.

Avant même que vous n'ayez dit un mot, on a déjà une petite idée, vraie ou fausse, sur vous. Les gens cherchent instinctivement à vous classer, cela les rassure. Vous connaissez tous des gens à qui on ouvre toutes les portes : on leur fait confiance, ils ont une bonne figure; et il y a ceux qui se font toujours arrêter aux frontières, les douaniers étant persuadés qu'il y a quelque chose de louche là-dessous, qu'ils viennent de mettre la main sur un grand brigand international.

Visage, face, bette, bouille, ce masque avec lequel on avance dans la vie détermine déjà quelque chose.

Et si on fait dans le théâtre, c'est avec sa bette qu'on travaille, et là aussi on est classé, «casté», ce qui est bien proche de «castré». D'où l'étonnement, lorsqu'un acteur à qui l'on n'a donné que des rôles de comique interprète bien un grand rôle tragique — alors là, on crie au miracle, au génie.

En ce qui me concerne, les gens que je vois pour la première fois semblent toujours contents de m'annoncer que je dois être un grand comique. Merci. Je suis bien content de l'apprendre, mais il me semble que cela remonte aussi loin qu'à mon berceau. Déjà je devais avoir une drôle de tête, car lorsque la parenté est venue s'extasier sur mon gros visage tout rond, j'ai déclenché, chez les visiteurs, de nombreux guilis-guilis, et de multiples chatouilles ont fait rosir mon triple menton.

J'aime à penser que le départ dans la vie est le même pour tous les bébés, mais j'ai l'impression d'avoir reçu plus de guilis-guilis que les autres, car je suis resté extrêmement chatouilleux.

Oh! bien sûr, j'ai bien profité de cette face, et c'est même elle qui m'a un peu poussé vers le théâtre. Tant qu'à faire rire la galerie, pourquoi ne pas en faire profiter tout le monde? Mes premiers pas se firent donc dans le comique, et ça marchait très bien. J'étais le *king* de mon cégep, et j'ai misé là-dessus pour mes auditions au Conservatoire.

l'audition

Il fallait présenter deux scènes, l'une comique, l'autre tragique. Ce matin-là, j'étais dans mes petits souliers, bien que je chausse du onze. À la question : «Par quelle scène commencez-vous?», j'annonce ma scène comique; ma stratégie était simple : les gros canons en premier. Ma scène comique les confirmerait tout de suite dans leur choix, et la dramatique pourrait ainsi se faufiler plus facilement

en deuxième. Donc, j'attaque les premières répliques... rien. Encore moins que rien, pas un rire. Un silence lourd qui me plonge dans une profonde dépression — j'étais anéanti. Ce qui avait tant fait rire les amis du cégep ne provoquait aucun remous dans les humeurs du jury qui resta de glace tout au long de la scène.

J'étais complètement désespéré, me rendant jusqu'à la dernière ligne d'une voix chevrotante. Dans les quelques secondes qui suivirent, j'eus le temps de penser surnoisement que mon désespoir me servirait pour nourrir ma dramatique. J'annonce d'une voix très émue ma deuxième scène. Dès le début, j'entends glousser parmi le jury — c'est pire, me dis-je, les voilà qui se moquent de moi. Bientôt, le gloussement devient éclat de rire pendant que, tant qu'à être rendu là, si bas, je mettais le paquet, le jury se tapait sur les cuisses, n'ayant jamais trouvé, semble-t-il, scène dramatique si comique. Ma bonne bouille m'avait joué un vilain tour. Pourtant, vous auriez dû me voir la face quand, sur la liste de ceux qui étaient acceptés, je vis mon nom.

imaginez-vous...

Et puis après trois années d'études, vous entrez dans le métier rempli d'idées, plein d'espoir, plein de nouveaux masques... Mais avez-vous la gueule de l'emploi? Dans certaines occasions, la question de la bouille peut devenir une question fondamentale qui vous plonge dans de terribles angoisses. Vous qui avez choisi ce métier poussé par la passion qui brûlait votre âme, vous vous confrontez à la réalité d'une pratique qui ressemble à une forme de survie et qui vient souvent vous frapper précisément en pleine face, ce qui ne vous améliore pas nécessairement le portrait.

Cela se produit généralement quand vous camouflez votre conscience derrière la nécessité de gagner votre vie et que votre ego se flatte qu'une agence de casting vous appelle pour passer l'épreuve initiatique : une audition.

voyons un peu

Le producteur : On vous a appelé parce qu'on a vu votre photo et qu'on recherche une face comique.

L'acteur (moi) : Oui, j'ai déjà envoyé mon c.v. à votre agence.

Le producteur : Vous êtes comique, vous devez faire dans le comique?

L'acteur : Oui monsieur, je fais dans le comique mais aussi...

Le producteur : Bon, je t'explique le concept. On te prend au début, à côté d'une machine distributrice. Tu pèses sur le bon piton, la canette apparaît en bas de la machine, là je veux voir dans tes yeux que t'es content. T'as soif mais t'es surtout content. Bon. Tu prends la canette pis quand tu l'ouvres : pschitt!!! ça te saute dans la face. Ça c'est drôle, hein?

L'acteur : Oui, oui, j'ai compris.

Le producteur : Bon, présente-toi à la caméra pis après tu y vas. GO.

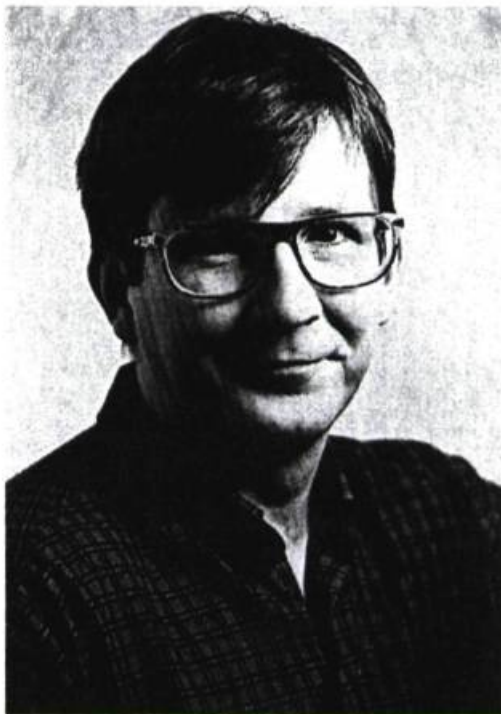
La canette : Pschitt!!!

Le producteur : Peux-tu recommencer en y mettant un peu plus de mimique?

La canette : Pschitt!!!

Le producteur : OK. Merci beaucoup, au suivant.

L'acteur (moi) se retire penaud.



Richard Fréchette.
«Visage, face, bette, bouille, ce masque avec lequel on avance dans la vie détermine déjà quelque chose.»

deux semaines plus tard...

Je vois l'annonce à la télévision : un beau grand blond aux yeux bleus s'avance majestueusement vers une distributrice, dans ses yeux l'amour du produit se reflète jusqu'au fond de ses pupilles, il pèse sur le bouton comme à la sonnette du premier rendez-vous, il n'a pas soif mais bave d'envie, il approche la canette comme s'il venait de trouver le Saint-Graal et un tout petit «pschitt» provoque sur son visage une extase incommensurable. Une grosse voix venue du fond de l'Olympe nous apprend que la canette qui fait «pschitt» est en vente partout, etc. Voyez-vous, dans ces occasions, j'ai comme l'impression qu'avec la bouille que j'ai, je n'ai pas la gueule de l'emploi.

En tout cas, pas cette fois-là.

richard fréchette

liberté et contraintes ou le rire familial du théâtre des variétés

Le rire n'impose aucune restriction.
Jamais le pouvoir, la violence, l'autorité n'emploient
le langage du rire.
Mikhaïl Bakhtine

A pignon sur rue à Montréal, un théâtre à la fois discret et voyant, dont on parle très peu, un théâtre pourtant assez populaire et achalandé. Les soirs de représentation, des autobus nolisés y déversent de nombreux spectateurs, qui s'y engouffrent et remplissent la grande salle. D'autres personnes, futurs spectateurs inscrits sur une liste, attendent d'y être admis, en groupe de préférence. Qu'on habite la ville ou sa périphérie, on s'associe, on s'organise pour y passer une soirée. Cette «sortie au théâtre» fait partie des activités désirables et appréciées de plusieurs regroupements sociaux.

La régularité des recettes ainsi assurées associée aux modestes dépenses permettent à ce théâtre une certaine indépendance financière. Il vit aisément depuis plusieurs années déjà. Il est peut-être le seul à Montréal à *jouir de cette situation*. Je ne crois pas qu'on puisse en dire autant des autres théâtres de la ville qui doivent avoir recours aux subventions pour continuer et développer leur production. Quel est donc ce phénomène culturel?

Les spectacles qu'on y monte régulièrement n'ont rien d'apparemment exceptionnel. Cependant, ils semblent en marge de la culture officielle, qui les néglige. Ils ne font que rarement l'objet de la critique journalistique et sont ignorés presque totalement, bien sûr, de la critique «sérieuse». Les pièces qu'on y présente ne s'inscrivent d'aucune façon dans le répertoire classique ou du moins consacré par l'institution, ni parmi les extravagantes aventures des avant-gardes. Loin de là. On n'y projette pas d'essais particuliers de mises en scène, ni de constructions textuelles ou visuelles, ni de déploiements fracassants de «stars» populaires, ni d'explosions de couleurs ou de sonorités. Ce qui attire le public aux spectacles n'est pas de cette nature.

Tout simplement, on y rit, on y rit dans le joyeux renversement du sérieux, collectivement,